

- Cinematek consacre une rétrospective à Akira Kurosawa.
- Un quart de siècle après sa mort, le réalisateur reste une référence.
- Il a inspiré Sergio Leone, George Lucas, Quentin Tarantino...

Akira Kurosawa ou “le spectacle total”

Federico Fellini est celui qui a le mieux résumé le cinéma d’Akira Kurosawa: “*Je sens chez Kurosawa le spectacle total [...]. Je sens le cinéma exploité dans tous ses moyens d’expression [...]. Son cinéma est une sorte de miracle expressif.*” On peut le redécouvrir à l’occasion d’une rétrospective à Cinematek, jusqu’au 7 novembre.

Souvent réduite à ses films de samouraïs, son œuvre est autrement riche et variée. “*Les extrêmes me plaisent, car ils sont une source de vie*” disait le réalisateur disparu en 1998, à l’âge de 88 ans.

Si Kurosawa est souvent épique, il est, aussi, contemplatif. S’il est très masculin, il comporte son lot de figures féminines. S’il met en scène des guerriers, il est résolument pacifiste. S’il reste, enfin, imprégné de la culture et de l’histoire du Japon, il est universel.

Influencé et influenceur

Akira Kurosawa n’a jamais caché ses influences (Capra, Griffith, Murnau...). Simenon infuse dans *Chien enragé* (1949), Ed McBain dans *Entre le ciel et l’enfer* (1963). Il a transposé Shakespeare (*Macbeth* dans *Le Château de l’araignée*, 1957, *Hamlet* pour *Les Salauds dorment en paix*, 1960, *Le Roi Lear* avec *Ran*, 1985), adapté Dostoïevski (*L’idiot*, 1951) et Maxime Gorki (*Les Bas-fonds*, 1957) tout en inspirant nombre de films occidentaux, inclus dans la rétrospective.

Lorsque l’Europe le découvre avec *Rashômon* (1951), Lion d’or au Festival de Venise, Akira Kurosawa a déjà dix films à son actif, dont trois remarquables: *L’Ange ivre* (1948), *Chien enragé* (1949) et *Scandale* (1950), qui ont scellé, déjà, sa collaboration avec l’acteur Toshirô Mifune.

Outre ses monuments (*Les Sept Samouraïs*, 1954) et succès (*Yojimbô*, 1961), Kurosawa a signé des chefs-d’œuvre humanistes et existentialistes que sont *Vivre* (1952), avec l’autre acteur fétiche du réalisateur, Takashi Shimura (le meneur des *Sept Samouraïs*, associé à Mifune dès *Chien enragé*) et *Dersou Ouzala* (1975), couronné d’un Oscar, sans oublier les films qui en disent le plus, aujourd’hui encore, sur les travers du Japon moderne, *Les salauds dorment en paix* (1960) et *Entre le ciel et l’enfer* (1963). Sans oublier sa fresque sociale, *Dodeskaden* (1970), son premier film en couleurs.

Dernier de six enfants, Akira Kurosawa est né à To-

Souvent réduite à ses films de samouraïs, l’œuvre d’Akira Kurosawa est autrement riche et variée.

kyo en mars 1910. Son père, qui descend d’une lignée de samouraïs, enseigne les arts martiaux. En bon contemporain de l’ère Meiji (1868-1912), il est ouvert à la culture occidentale. Il emmène ses enfants au cinéma. Heigo, le frère aîné d’Akira, est *benshi*, commentateur de films muets.

Akira Kurosawa grandit dans ce climat culturel cosmopolite mais devient adulte dans le Japon de l’impérialisme militariste qui va le plonger dans la Seconde Guerre mondiale. Après des études de peinture, le jeune homme fait ses armes au cinéma à partir de 1935, gravissant tous les échelons.

En 1943, il passe à la réalisation avec *La Légende du grand judo*. L’œuvre, à vocation propagandiste, dépeint l’initiation mystique et physique d’un authentique champion de judo à la fin du XIX^e siècle. Kurosawa impose d’emblée son sens de la composition et du montage, alliés à une propension lyrique (voir la joute finale dans de hautes herbes sous le vent).

Éthique individuelle

Dépassant le propos nationaliste et viriliste, il insiste sur la relation maître-novice et l’éthique individuelle dépassant l’obéissance aveugle. “*Le spectacle d’un être qui progresse sur la voie de la maturité, de la perfection, me fascine*” confiait-il.

Tout son cinéma a exploré la condition humaine à travers des genres variés. *Plus Doux* (1943), son deuxième film, hommage aux ouvrières d’une usine militaire, jusqu’à *Mâdayo* (1993), son ultime film sur le banquet en l’honneur d’un vieux professeur.

Dans l’immédiat après-guerre, Kurosawa dépeint les réalités et difficultés du Japon en arrière-plan de mélodrames (*Un merveilleux dimanche*, 1947, *Le Duel silencieux*, 1949) et de thrillers (*L’Ange ivre*, 1948, *Chien enragé*, 1949) qui constituent une peinture réaliste des années 1945-1950 au Japon et une critique discrète de l’impérialisme.

Rashômon (1950) inaugure les *jidai-geki* (dramas historiques) et *chanbara* (films de sabre) qui vaudront à Kurosawa de nombreux prix internationaux, jusqu’à une Palme d’or pour *Kagemusha* (1980).

Sa maîtrise de la narration, son art du montage dynamique, son sens pictural de la composition ont culminé dans le chef-d’œuvre *Ran* (1985).

Alain Lorfèvre



Rashômon (1950)

Durant un procès, quatre témoins offrent autant de versions différentes d'un même crime. Cette réflexion sur le relativisme de la perception a donné son nom à l'*effet Rashômon* qui désigne un événement interprété de manière contradictoire par les individus impliqués. Il a obtenu le Lion d'or à la Mostra de Venise en 1951. C'est le premier film de Kurosawa (et du Japon) à remporter un succès à l'étranger. Ingmar Bergman qualifia son propre film *La Source* (1960) d'*"imitation minable de Kurosawa"*. Sur les bonus du Blu-ray de *Rashômon* (Criterion), Robert Altman confesse avoir été si impressionné par une séquence où Kurosawa filme le soleil à travers la cime des arbres qu'il a incorporé un même plan dans un téléfilm qu'il tourne à l'époque. Martin Ritt en a tiré un western, *L'Outrage*, en 1964.

Les Sept Samouraïs/Shichinin no samurai (1954)

Le plus célèbre des films de Kurosawa. Il est vrai que de par son scénario, sa mise en scène et sa noirceur fataliste, celui-ci en vaut bien dix, comme chacun des ronins (samouraïs sans maître) recrutés par des paysans harcelés par des brigands dans le Japon en guerre civile du XVI^e siècle. L'héroïsme des protagonistes a fait oublier le message: "*Les paysans l'emportent toujours à la fin*" ou l'hommage de Kurosawa à ceux qui nourrissent plutôt qu'à ceux qui tuent et affament. Suggérer l'obsolescence du code du bushido dans le Japon de l'après-guerre n'était pas innocent. Le remake célèbre de John Sturges (*Les Sept Mercenaires*, 1960) est un western plus stéréotypé. Cinematek programme aussi le méconnu *Les Mercenaires de l'espace*, loufoque production Corman de 1980 (avec George Peppard et Robert Vaughn) où les habitants de la planète Akir (!) font appel à des mercenaires pour se défendre contre un tyran de *space opera*.



La Forteresse cachée/Kakushi toride no san-akunin (1958)

Une princesse traquée, deux sbires pleutres, un valeureux général déguisé en pauvre hère, un duel au sabre contre un ancien frère d'armes... Cette tragédie absurde – et féministe – a inspiré en partie le scénario et les protagonistes de *La Guerre des étoiles* (et l'esthétique samouraï de l'armure de Dark Vader). Le duo burlesque de paysans (source de l'antagonisme entre les robots C3P-O et R2-D2) est un héritage du théâtre nô. Kurosawaphile au point d'avoir produit avec son ami Francis Ford Coppola le *Kagemusha* du maître (sans s'abstenir du sacrilège de le remonter pour le marché américain), George Lucas, dit-on, a même envisagé d'offrir le rôle d'Obi-Wan à Toshiro Mifune. Misa Uehara, qui compose l'impérieuse princesse Yuki, mettra un terme à sa carrière trois ans plus tard, après seulement neuf films malgré une présence indéniable à l'écran. Nombre d'héroïnes de manga lui doivent un caractère bien trempé.

Le Garde du corps/Yôjimbô (1961)

Deux clans se disputent le contrôle d'un village. Un ronin tire profit de la situation. Toshiro Mifune est à son meilleur dans ce rôle emblématique de bretteur invincible, doté d'une solide éthique personnelle. Kurosawa s'est inspiré du classique américain du film noir *La Clé de verre* (1942), adaptation du polar pionnier de Dashiell Hammett (1931) et de son détective-justicier anonyme. Quand on lui demande son nom, le ronin de Kurosawa regarde un champ de mûres et répond "*Kuwabatake Sanjuro*" (littéralement: "champ (batake) de mûres (kuwa), trente ans (sanjuro)"). Sergio Leone en plagie sans vergogne le scénario et la violence outrancière dans *Pour une poignée de dollars* (1964) son premier western avec Clint Eastwood. Lequel, plus classe, reconnaîtra l'influence du maître et déclinera la figure du justicier sans nom jusqu'à *Pale Rider* (1985).



Sanjuro/Tsubaki Sanjûrô (1962)

Le succès de *Yôjimbô* engendre une suite. Toshiro Mifune reprend le rôle de Sanjuro, qui aide cette fois une bande de jeunes samouraïs idéalistes mais naïfs à sauver leur clan. Le duel au sabre entre Sanjuro et son double maléfique Muroto (Tatsuya Nakadai) a eu un impact durable bien qu'accidentel sur le cinéma. Suite à une erreur de manipulation, la pompe de sang artificiel a projeté un puissant geyser de sang. Le réalisateur a conservé la prise, en partie parce qu'elle était impressionnante, mais aussi parce que trop de faux sang avait été gaspillé. L'effet, involontairement excessif, a occulté le message final asséné par Sanjuro à ses jeunes admirateurs: "*Un sabre doit rester dans son fourreau*". Les copistes de Kurosawa n'ont retenu que la violence graphique, jusqu'au *Kill Bill* de Tarantino ou dans le récent *Bullet Train*.

